

# L'ange noir

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570265>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'ange noir

*par Daniel*

J'ai toujours aimé rôder à travers monts et vaux, champs et forêts, loin des routes fréquentées et poussiéreuses, sans carte ni boussole, avec l'unique désir d'être libre, de voir du pays et des choses dont ne parlent pas les agences de voyages.

Profitant d'un congé, je me trouvais en montagne, il y a quelques années de cela. J'étais parti de bon matin malgré la chaleur exceptionnelle qui faisait prévoir un orage qu'on attendait d'ailleurs depuis quelques jours. Au milieu de l'après-midi, à cause d'un ciel de plus en plus menaçant, je songeai toutefois à trouver un gîte. Mais j'étais dénué de tout, complètement perdu, et seul le hasard pouvait me faire rencontrer le toit souhaité. Par bonheur — car cela n'arrive pas tous les jours, — j'atteignis bientôt une sorte d'hôtel sans prétention, déjà plein de touristes venus s'y réfugier. A peine avais-je franchi le seuil que la tempête éclata.

Je hais les touristes qui ne sont pas pittoresques. Et, pour fuir la foule, le brouhaha, les cris d'une marmaille excitée, je me réfugiai dans un coin du salon avec l'intention de me restaurer tranquillement. A la table que je choisis se trouvait déjà un homme et le regard que nous échangeâmes lorsque je m'assis se passe évidemment de commentaires.

Mon compagnon n'offrait au premier coup d'oeil rien de très spécial. Il jouissait pourtant de ce que j'appelle une beauté intelligente — celle que le temps n'efface pas, c'est là sa qualité — et qui se traduit par un comportement décidé, des yeux lucides et francs, une connaissance de tout qui confère à la personnalité une inestimable valeur. Nos premiers propos furent néanmoins dépourvus d'intérêt. J'étais excédé par le bruit et les gens qui nous entouraient.

C'est bien malgré nous que l'orage se prolongea tard dans la soirée et que la majorité des touristes décidèrent de passer la nuit à l'hôtel. Mais, lorsque le propriétaire vint nous déclarer que, vu les circonstances, les personnes seules devaient se contenter d'une chambre partagée avec un étranger, c'est d'un commun accord que nous acceptâmes le logement qui nous était réservé.

Le repas fut simple mais charmant. Et les heures qui suivirent comptent parmi les plus belles que j'aie connues.

Le lendemain, nous décidâmes de conserver la chambre qui nous avait été donnée et de prolonger notre séjour, au grand étonnement de la domesticité qui chuchotait déjà.

Pendant quelques jours, nous vécûmes des moments exquis. Il y avait dans nos rapports une sérénité que je n'ai jamais retrouvée. Ce ne fut peut-être pas cette flamme dévorante qui, dans bien des cas, de ce qui aurait pu être un grand amour, ne fait qu'un feu de paille. Ce fut quelque chose tout en profondeur, en intime harmonie; un consentement de chaque instant, sans le secours de ces bavardages qui, généralement, servent de cadre davantage à un dépit qu'à un véritable bonheur. En un mot, ce fut quelque chose de positif. Et cette solidité se prolongeait alors

que nous étions mêlés aux autres, que nous flânions à la découverte d'un paysage ou d'une sensation forte, comme cette excursion que nous entreprîmes en haute montagne et où l'insuffisance de notre matériel faillit nous coûter la vie. Nous ne pensions à rien d'autre qu'à nous; nous étions si sûrs de nous, convaincus de toucher, pour une fois, au but que nous poursuivions depuis longtemps.

Nous ne parlâmes jamais du passé. Nous ne parlâmes pas davantage de l'avenir. Sachant que nous devions nous séparer et, probablement, ne plus nous revoir, nous réussîmes ce miracle de vivre chaque minute pour elle-même et, par conséquent, de vivre hors du temps. Personne ne connaissait notre lieu de séjour. A notre silence réciproque s'ajouta encore les avantages d'un incognito qu'il est trop souvent difficile de conserver.

Le matin de notre séparation fut tragique. Nous avions convenu qu'il partirait avant moi afin d'éviter les adieux sur le quai d'une gare et devant des témoins que cela ne regarde pas. Il avait un pauvre visage, pâle et chiffonné. Moi-même je n'en menais pas large. Ah! quelle était loin de nous cette suprême assurance que nous avions su si bien entretenir.

Avant de me quitter, il me dit d'une voix sombre: «Je te dois un aveu. Je suis prêtre et, maintenant, je regrette quelque peu ce que j'ai fait.» Je fus à ce point surpris que je n'eus pas la force de lui répondre; et il est parti sans que j'aie trouvé le moyen de lui dire adieu.

Pendant longtemps, je lui en ai voulu d'avoir jeté sur notre bonheur l'ombre de la croix. Oh! non pas que je sois intransigeant à ce point de ne pas comprendre les hommes. Mais il me semblait qu'un être qui a accepté librement certains sacrifices se devrait de ne pas faillir à son serment. Et puis, je ne me sentais pas très tranquille d'avoir été mêlé à une aventure qui, le jour du règlement des comptes, risquait de me coûter très cher...

Aujourd'hui, tout cela est bien loin. Mais j'ai à ce point vécu jusqu'au plus profond de mon être cette aventure que je peux en ressentir encore l'ineffable ivresse. De mon compagnon, je garde un lumineux souvenir. Est-ce peut-être parce qu'à côté de ses penchants naturels il possédait une spiritualité très grande qu'il est celui avec lequel j'ai fait une authentique et durable provision d'optimisme? Quoi qu'il en soit, sa présence me suit partout. Il est devenu mon porte-bonheur, mon ange gardien, mon petit ange noir si vous préférez!

